

LE BUCRÂNE LIBYEN

AVANT-PROPOS

Des études communes m'avaient fait connaître le regretté professeur Lefébure, que son aménité, sa douceur, sa complaisance, son érudition, me firent vite prendre en grande estime et avec qui, jusqu'à sa mort, j'entretins une correspondance très suivie. Jusqu'alors, je ne le connaissais que comme égyptologue.

Tous deux, lui au cours de ses lectures, moi au cours de mes excursions, notions tout ce qui se rapporte aux croyances populaires des indigènes. Mais tandis que je me bornais à collectionner simplement ces observations, Lefébure s'appliquait, au contraire, à rechercher l'origine de ces superstitions et à suivre leur diffusion chez des peuples parfois très divers.

C'est ainsi que nous fûmes amenés à entrer en relations.

Mettre de l'ordre dans l'énorme quantité de documents que nous recueillimes n'était pas une petite affaire ! Très absorbé par mes fonctions et mes études spéciales, je n'avais guère le temps de coordonner tous ces matériaux et d'en tirer des déductions plus ou moins philosophiques. Lefébure voulut bien se charger de cette besogne, et il fut convenu que nous publierions une œuvre commune que la Direction de la *Revue africaine* voulut bien nous faire la promesse de publier.

Mais la mort, hélas, est venue trop brutalement rompre ce projet ! Des quatre parties qui devaient composer notre travail : le bucrâne, le sceau de Salomon, les amulettes et la main, seul le manuscrit sur le bucrâne était à peu près terminé. Je le livre aujourd'hui à l'impression, ne sachant encore quand il me sera possible d'écrire les autres monographies. Malgré nos conventions, je n'ai pas cru devoir associer mon nom à celui de Lefébure, car ce mémoire est

entièrement son œuvre et, ainsi qu'on pourra le juger, il est conçu dans un autre plan que le « Bucrane » qui a paru dans le *Sphinx*, 1906, x, p. 68-129.

Eckmühl, le 10 décembre 1908.

PAUL PALLARY.

I

Découvertes

C'est une question des plus intéressantes que celle des origines berbères, sur lesquelles d'heureuses découvertes ont jeté depuis peu des lumières nouvelles. Une grande partie de ces découvertes est due à l'infatigable fouilleur du sous-sol de l'Égypte, M. Flinders Petrie, qui regarde la race berbère comme méditerranéenne, d'après l'examen des plus anciennes poteries trouvées en Égypte et ailleurs.

Une autre constatation faite par lui prouve combien les Grecs et les Romains étaient dans le vrai quand ils signalaient l'uniformité des coutumes observées jadis dans toute l'Afrique du Nord : elle contribue aussi à montrer que la première population de l'Égypte était en « communauté d'origine » avec les Berbères (1), et que ce fond indigène, dont l'influence s'étendait depuis le Haut Nil jusqu'au Maroc (2), a laissé des traces qu'il est encore possible de discerner dans la vieille civilisa-

(1) Sur la communauté des races berbère et égyptienne, voir Pruner Bey : *Recherches sur l'origine de l'ancienne race égyptienne*, in *Bulletin Soc. anthr.* 1, 1^{er} août 1861, p. 534-543, et Ernest Chantre, *Recherches anthropologiques en Égypte*, p. 309.

(2) *Id.*, p. 309.

tion pharaonique comme dans les superstitions actuelles de l'Algérie.

Il s'agit de l'habitude, à laquelle la *main* sémitique fait aujourd'hui concurrence, d'exposer des crânes d'animaux sur les murs ou dans les champs, comme phylactères.

Mais avant d'aborder la question, il ne sera pas inutile d'insister sur le fait que l'Égypte n'était pas aussi isolée du reste de l'Afrique septentrionale qu'on pourrait le supposer, aux temps néolithiques. Ainsi, on a trouvé plusieurs fois, dans le Sahara, des coquilles qui n'appartiennent pas au Nord-Ouest, mais dont la provenance est *nilotique*. Dans le nombre, une valve de *Spatha*, envoyée d'Insalah par le R. P. Huguenot à M. Pallary, porte « au sommet deux trous très réguliers qui n'ont pu servir qu'à passer un cordon pour la suspension de cette belle coquille ». Elle servait donc d'amulette ou d'ornement, comme Pomel l'avait déjà admis pour les autres coquillages. M. Pallary conclut, en conséquence, à des relations existant entre l'Égypte et le Sahara algérien, qui n'était pas alors un désert, mais « une contrée très peuplée, fertile, riche en eau et en gibier, comme en témoignent le grand nombre des stations préhistoriques, les rochers gravés et les restes de la faune malacologique » (1).

M. Rabourdin avait déjà signalé la probabilité de communications des peuplades sahariennes de l'âge de pierre avec la côte orientale de l'Afrique (2). Il faut signaler aussi l'identité des industries néolithiques dans le Sahara et en Égypte, démontrée par MM. de Morgan, Cartailhac et Zaborowski.

Voici maintenant ce que M. Flinders Petrie écrivait

(1) *L'Homme préhistorique*, 1^{er} mai 1906; — Paul Pallary, *Sur une coquille nilotique*, p. 141-143; — Cf. Cl. Gaillard, *Le Bélier de Mendès*, p. 32.

(2) *Les âges de pierre du Sahara central*, in Bull. Soc. anthr. Paris, 17 février 1881.

après avoir, en 1898-99, exploré à Hon, dans la Haute Égypte, avec le concours de M. Randall Mac Iver, l'auteur de *Libyan Notes*, certaines tombes de la 13^e à la 17^e dynastie, qu'il appelle *Pan-graves*, tombes en forme de cuvettes et qu'il attribue à des Libyens :

« L'abondance des objets provenant de la 12^e dynastie et la poterie intermédiaire entre la 12^e et la 13^e dynastie, montrent que ce peuple doit être venu en Égypte après le déclin du Moyen Empire. La présence à Kahun et à Nubt de sa poterie datant environ de la 12^e dynastie, indique la même date et prouve qu'il était disséminé sur la lisière ouest du désert, dans un espace d'environ 250 milles. C'était un peuple barbare, ne travaillant ni la pierre, ni le métal, et dépendant des Égyptiens pour tout, excepté pour la poterie.

» Ils étaient en étroit rapport, cependant, avec les Égyptiens préhistoriques ; c'est ce que prouvent :

» 1^o Les *Pan-graves*, qui sont les plus anciennes sépultures préhistoriques ;

» 2^o La poterie rouge et noire (égéenne) ;

» 3^o La malachite dans les sépultures ;

» 4^o Les scarabées déposés dans des jarres ;

» 5^o Les bucrânes sur les constructions ;

» 6^o Les chiens enterrés dans les cimetières ;

» 7^o Les jarres de parfums dans les tombes.

» Sur tous ces points, sauf le dernier, il n'y a aucun rapport avec les Égyptiens des temps préhistoriques.

» Nous concluons de là que ce peuple était une branche plus récente de la même race libyenne qui avait formé la population préhistorique de l'Égypte.

» Les bucrânes ou les crânes de bœufs, de chèvres, etc., préparés pour être peints et suspendus à des murs, sont indubitablement occidentaux.

» Au temps de Narmer, juste avant Ménès, un ivoire gravé les représente suspendus au-dessus des portes d'un édifice ; et au chapitre vi du présent volume, on trouve mentionnés les différents exemples de l'emploi

de la tête de bœuf, qui se rattache particulièrement à la Libye et à l'Europe méridionale (1). »

« Nous ne pouvons guère éviter, dit le même auteur avant de citer ces derniers exemples, de les comparer avec les nombreux crânes peints, appartenant aux races bovine et ovine, qui étaient préparés pour être appendus à des murs, puis enterrés avec les barbares envahisseurs libyens, après la 12^e dynastie, tels qu'ils seront décrits, par la suite, dans ce volume (2). »

« Cette description figure au chapitre xi, celui des Pan-graves : « *Les têtes d'animaux.* » — On a trouvé dans un cas une tombe, et dans dix cas des puits séparés contenant des crânes d'animaux. Tous ces crânes étaient coupés à la partie postérieure, de manière à laisser seulement les os du front et assez pour tenir les cornes en place. Tous, ou presque tous, sont peints de taches ou de raies à l'ocre rouge ou à la suie noire, tracées avec le doigt. Ils étaient visiblement destinés à être suspendus à des murs. Une fois seulement, on a trouvé une tête de bœuf entière, avec les mâchoires (3). »

« Le nombre des têtes dans ces dépôts varie beaucoup, mais il y en a toujours une demi-douzaine ou davantage, et ordinairement une ou deux têtes de bœuf, avec celles d'animaux plus petits (chèvres, moutons ou gazelles). Ces tas réguliers de têtes ne se trouvent jamais dans une tombe » (de la race libyenne, à une exception près), « mais toujours dans un dépôt séparé (4). »

Par contre, dans les tombes purement égyptiennes du même endroit comme de la même époque, et par là en relation étroite avec les Pan-graves, « les os d'animaux et généralement de gazelle étaient communs, et il s'est

(1) *Diospolis parva*, 1901, p. 48 ; et Royal Society of Literature, vol. xix, *The Relations of Egypt and early Europe*, p. 70.

(2) *Diospolis parva*, p. 26.

(3) *Id.*, p. 46.

(4) *Id.*, p. 46.

rencontré plusieurs exemples de bucrânes polis et peints (1). »

Cette dernière remarque montre que la coutume de l'exposition des bucrânes, si elle était d'origine berbère, persista néanmoins dans l'évolution subséquente de la culture égyptienne : les récits des anciens voyageurs et les fouilles des voyageurs modernes, les amulettes, les hiéroglyphes, les tableaux et les allégories de l'époque pharaonique, en font foi d'autre part.

II

Sépulture

Hérodote raconte qu'on jetait au fleuve ou qu'on vendait aux Grecs la tête du bœuf sacrifié, tandis que, pour les autres, on les enterrait les cornes hors du sol jusqu'à dessiccation, pour réunir ensuite leurs os que venait chercher une barque partant d'une ville consacrée à la déesse Hathor (2). On sciait leurs cornes, au moins dans certains cas, d'après Antigone de Caryste (c. 23).

Pour le Delta, la plus grande nécropole des bœufs était naturellement à Memphis, auprès de la tombe de leur roi Apis, entre Saqqarah et Abousir, ce qui ne veut pas dire, néanmoins, qu'on n'ait pas enseveli ou embaumé des bœufs et des vaches ailleurs, par exemple à Thèbes (3), à Dendérah (4), etc.

Cailliaud, qui visita, en 1819, les hypogées voisins d'Abousir et de Saqqarah, y remarqua « des chambres

(1) *Diospolis parva*, p. 51.

(2) Hérodote, II, 39 et 41.

(3) Cailliaud, *Voyage à Méroé et au fleuve Blanc*, t. I, p. 263 ; et Flinders Petrie, *A History of Egypt*, t. III, p. 25.

(4) Mariette, *Dendérah*, Description générale, p. 223 ; et Flinders Petrie, *Denderah*, p. 29.

remplies de momies de bœufs. Je fis ouvrir plusieurs de celles-ci, où je ne trouvai que des os placés sans ordre. Le médiocre volume de ces momies me fit connaître que les anciens avaient d'abord enlevé la plus grande partie des chairs, et qu'ils avaient seulement embaumé les ossements des animaux sacrés. Ces os ont été enveloppés avec précaution, ceux des cuisses et des jambes sont reployés et ne forment qu'une masse avec le corps. La tête, enveloppée avec plus de soin, conserve sa forme naturelle : les yeux sont indiqués en couleur sur la toile ; sur le haut de la tête, est la tache qui caractérise le dieu Apis ; les cornes sont entourées de bandelettes ; des branches de dattier sont quelquefois placées au dedans des momies pour maintenir les os (1). » Passalacqua avait observé de même que les bœliers trouvés par lui à Thèbes, « et dont les têtes seules sont embaumées, n'ont les corps que seulement remplis de joncs, enveloppés de linges (2). »

Mariette dit de son côté, au sujet d'une tête de vache conservée au Musée qu'il avait fondé, celui de Boulaq (3) :

« Quand un des animaux de l'espèce bovine mourait à Memphis, on l'enterrait près du Sérapéum, soit dans le sable pur, soit dans une immense catacombe aujourd'hui comblée. L'embaumement ne paraît pas avoir été pratiqué pour ces animaux, dont on ne conservait que le squelette. Tantôt le squelette était maintenu par de fortes branches d'arbre nouées le long de l'épine dorsale ; tantôt les os étaient réunis en paquet et enfermés dans des linges nombreux, auxquels on essayait de donner extérieurement la forme d'un bœuf accroupi. Quelquefois, ce même paquet était enfermé dans un coffre de bois, fendu par le milieu, auquel on donnait la

(1) *Voyage à Meroé et au fleuve Blanc*, t. I, p. 13 et 14.

(2) *Catalogue des antiquités découvertes en Égypte*, 1826, p. 20 et 150.

(3) *Notice des principaux monuments du musée de Boulaq*, 3^e éd. p. 173.

même forme. La tête de vache inscrite sous le n° 448 s'adaptait à l'un de ces coffres. »

Naturellement, la tête des Apis n'était pas négligée non plus. Quand Mariette démaillota « l'Apis inviolé, » datant du roi Horus, il trouva, « au fond du cercueil, une tête de taureau, et, sous cette tête, une masse noireâtre qui lui servait comme de support. J'examinai d'abord la tête. Elle n'adhérait à rien et avait été posée sur la masse. La peau avait complètement disparu, et tous mes efforts pour retrouver les traces des bandes furent inutiles. J'examinai ensuite le support. Il était de forme ovale, assez régulier, et mesurait un mètre environ de longueur, trente centimètres de largeur et autant, à peu près, d'épaisseur. Quant à sa nature, je reconnus qu'il était formé d'un amas confus de bitume et de gros ossements de bœuf brisés, le tout amoncelé sans ordre sous une enveloppe de mousseline (1). »

L'état de ce corps s'expliquera si l'on admet, avec M. Flinders Petrie (2), que les Égyptiens mangeaient les animaux sacrés, bien qu'ils aient reproché à Ochus d'avoir fait cuire un Apis (3), mais peut-être ne l'avait-il pas fait dans les formes.

Il résulte des observations précédentes que la tête était traitée avec plus de soin que le reste du corps : on ne s'étonnera donc pas qu'il ait existé en Égypte, quant aux crânes des animaux, nombre de pratiques consécutives à la mort naturelle ou à l'immolation rituelle des bêtes, celles notamment de l'espèce bovine, toutes pratiques qui se ramènent, en somme, à différents modes d'exposition ou d'affichage.

(1) Mariette, *Le Sérapéum de Memphis*, t. I, p. 130 ; cf. id., p. 142.

(2) Flinders Petrie et Quibell, *Naqada and Ballas*, p. 33.

(3) Plutarque, *Traité d'Isis et d'Osiris*, 11.

III

Affichages

La tête de bœuf avait un rôle si essentiel dans les festins, funéraires ou non, qu'elle figure toujours en premier rang sur les tables d'offrandes (1), où, sous l'ancien et le moyen Empire, la tête de vache l'accompagne quelquefois, sans parler de la tête de gazelle et de la tête de bélier, sortes de variantes du bucrâne. Il a existé, depuis la bonne époque au moins jusqu'aux derniers temps, un titre dont le déterminatif était un homme présentant une tête de bœuf au bout d'un bâton : c'est le titre de « *Kherp serek* du roi » (celui qui présente la nourriture). Le fait d'offrir ainsi la tête de l'animal n'implique sans doute pas nécessairement qu'on la destinait à être mangée ; mais c'était là, tout au moins, un rite du repas, comme lorsqu'à Tonga on présentait l'œil des victimes humaines au roi, qui faisait le simulacre d'y goûter (2).

Mariette relève, dans les termes suivants, l'erreur qu'il reproche à Hérodote « sur l'usage qu'après le sacrifice on faisait de la tête des bœufs immolés à Apis. La présence de cette tête, partout où les bas-reliefs du Sérapéum nous ont donné une table d'offrandes, prouve, au contraire, que, loin de la charger d'imprécations, à la manière des Hébreux, les Égyptiens la conservaient et en faisaient le principal trophée de leurs sacrifices sanglants (3). »

(1) Quibell, *Hierakonpolis*, 1, pl. 2 ; — Flinders Petrie, *Denderah*, pl. 19 ; etc.

(2) Ch. Létourneau, *L'Évolution religieuse dans les diverses races humaines*, p. 165.

(3) *Le Sérapéum de Memphis*, t. 1, p. 128.

De cette considération particulière qu'on avait pour la tête de bœuf, résulta l'habitude si répandue en Égypte de laisser un bucrâne dans les hypogées, conjointement ou non avec quelque autre membre de l'animal sacrifié (1).

Un autre effet de l'importance du bucrâne fut, de tout temps, la confection d'amulettes figurant la tête de bœuf, indépendamment de celles qui représentent soit un bœuf de sacrifice aux jambes liées (2), soit une jambe coupée de l'animal. M. Flinders Petrie dit, en parlant des tombes préhistoriques : « La plus ancienne forme d'amulette qu'on ait trouvée est le bucrâne (3). »

« Le professeur Sayce, rapporte Miss Alice Grenfell (4), a dans sa collection une amulette préhistorique qui représente un bucrâne de face, percé pour être suspendu par les yeux, et trouvé dans la tombe du roi *Es*, à Takh, Nagada. Il a bien voulu me permettre de la copier. L'objet est libyen (5), et ressemble (quoique d'un travail beaucoup plus grossier) au type mycénien du bucrâne qui figure sur la lame d'or d'un coffret trouvé dans la tombe V, à Mycènes; il rappelle aussi le type du bucrâne représenté sur le vase de Coéré. Ces trois têtes reproduisent la même faute, c'est-à-dire que les yeux y sont placés trop près et trop haut. Il semble que ç'ait été là un type primitif, et le dessin du vase de Coéré (7^e siècle avant J.-C.) peut avoir été beaucoup plus ancien. »

On rencontre le bucrâne sous des formes plus naturelles, soit isolé, soit faisant partie de colliers, ou même

(1) Flinders Petrie, *Diospolis parva*, p. 32; — Mariette, *Notice des monuments du musée de Boulaq*, 3^e éd., p. 38; etc.

(2) Golénischeff, *Ermitage Impérial*, inventaire de la collection égyptienne, p. 78; — Maspero, *Guide au Musée de Boulaq*, p. 275, etc.

(3) Flinders Petrie, *Diospolis parva*, p. 23 et pl. 4.

(4) *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, janvier 1902, *The Iconography of Bes, und of Phœnician Bes-Hand Scarabs*, p. 28-29.

(5) Cf. Sayce, *Folk-Lore*, december 1898, p. 338.

de pendants d'oreilles : la grandeur et la matière de l'objet varient, bien entendu.

Le mode d'utilisation du bucrâne le plus répandu, en Égypte, a été l'affichage sur des murs, et surtout sur des pieux. M. Quibell (1) a publié un dessin archaïque, sur ivoire, de portes surmontées par des têtes de bélier, ou plutôt de mouflon, première apparition connue de la coutume. Dans les hiéroglyphes, presque tous les mots désignant le repas et le gosier sont accompagnés par un signe déterminatif représentant un bucrâne, plus rarement une tête de gazelle ou de bélier, au bout d'un bâton destiné à être planté en terre.

Un nom de ville, celui de la capitale du Fayoum, Crocodilopolis, était déterminé aussi par la tête de bœuf ou de gazelle (2) plantée sur une chapelle funéraire ; enfin, il existait un hiéroglyphe composé de deux cornes supportées par un bâton, et accompagnées d'une corde pour les rattacher à l'édifice qu'elles étaient censées protéger. Ce groupe servait à désigner le bétail, les bêtes à cornes, ou bien encore l'idée de dignité, de fonction, soit qu'il y ait ici deux mots différents de sens et semblables de forme, soit que les fonctionnaires ou dignitaires aient été considérés essentiellement comme ayant le moyen ou le droit de tuer ou de sacrifier des bœufs. Il arrive parfois, chez certains peuples, qu'un insigne planté devant une maison indique la richesse du propriétaire, comme ces lances dont parle quelque part Edrisi (3).

Le même hiéroglyphe est une des caractéristiques d'un dieu qui passe pour le plus ancien que l'on connaisse du panthéon égyptien, où il occupe une place à part. Ce dieu est Khem, le protecteur rustique et impudique des champs, des moissons et des abeilles, le

(1) *Hierakonpolis*, I, pl. 14, p. 7, et II, p. 37.

(2) Brugsch, *Zeitschrift*, 1893, *Der Möris-See*, p. 26.

(3) *Géographie d'Edrisi*, traduct. A. Jaubert, t. I, p. 213.

patron de la ville de Khemmis, aujourd'hui Akhmin, qu'on adorait aussi et surtout sur la côte de la mer Rouge, à Coptos. Son culte s'étendait de Khemmis jusqu'à Thèbes, où il se confondait avec celui d'Ammon, dieu des Oasis et de l'Éthiopie. L'empire de Khem était assez restreint en Égypte, mais l'Égypte n'était pas son pays d'origine : il venait du Haut Nil et avait un « noir » (*nehes*) parmi ses prêtres. Cette origine est bien indiquée par l'hiéroglyphe qui représente son habitation, sa tombe, d'après un tableau de la grande Oasis : une hutte en pointe, avec une porte à l'égyptienne, et le phylactère barbare du bâton à deux cornes, rattaché à la hutte par une corde.

On retrouve, dans le culte, nombre d'indices de l'affichage rituel. La barque du dieu memphite Sokaris a été figurée, jusqu'aux derniers temps, avec une tête de bœuf et une tête de gazelle à la proue. Dans cette barque, la tête de bœuf est en avant, avec une corde destinée originairement à la remorque. La même tête a la langue pendante, là, et aussi quand elle figure au haut de certains naos osiriens, ou royaux, sous le nouvel Empire (1). Au sarcophage de Sési I^{er}, le naos d'Osiris est représenté avec quatre têtes de gazelle suspendues au plafond (2). Au temple Abydénien du même roi, un bucrâne surmonte la châsse de l'épervier accroupi (3). Sous Ramsès II, comme à la basse époque, un bucrâne est fixé en grande pompe au haut des piliers consacrés à Tum d'Héliopolis, et c'est « l'exaltation du taureau d'An, générateur des dieux, » par le pharaon (4) (peut-être après la mort ou le sacrifice du Mnévis, le taureau héliopolitain). Au temps de Ramsès III, dans l'allée à

(1) Lepsius, *Denkmaeler*, III, pl. 77 ; et Pierret et Deveria, *Le Papyrus de Nebqed*.

(2) Champollion, *Notices*, t. II, p. 495.

(3) Golénischeff, *Recueil de Travaux*, X, p. 98.

(4) *Denkmaeler*, III, pl. 147, et IV, pl. 47.

ciel ouvert qui conduit à l'hypogée royal, quatre têtes de victimes se faisant face deux par deux ont été sculptées dans le roc, les faces striées de raies ou de cordes (1).

La tête même des Apis, dont l'imitation en terre cuite, avec l'urœus au front, recevait un culte chez les particuliers aux basses époques (2), échappait d'autant moins à l'affichage que le dieu pouvait être immolé; aussi lit-on dans les formules des pyramides que le roi, « en son nom d'Éleveur de tête, élève la tête du bœuf Apis, en ce jour de lacer le taureau (3). »

IV

Sistre

C'est dans l'affichage du bucrâne qu'il faut chercher le point de départ d'une combinaison reproduite en Égypte sous une foule de formes : bâtons, poteaux, colonnettes, chapiteaux, frises, coiffures, le sistre, qui recevait un culte spécial à Diospolis parva. Comme objet portatif, c'était généralement une sorte de crécelle, destinée à chasser les mauvaises influences par le bruit qu'on faisait en l'agitant (*σειστρον*).

Il équivalait alors au tintinnabulum que l'on trouve chez tant de peuples depuis la plus haute antiquité (4) (on en connaît à l'âge de bronze!), à la citrouille du

(1) Champollion, *Notices*, t. 1, p. 404; cf. Vivant Denon, *Voyage dans la basse et la haute Égypte*, 4^e éd., 1803, t. III, p. 100, et *Atlas*, pl. LXI, 12.

(2) Miss Murray, *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, décembre 1904, *a Roman terra-cotta*, p. 294.

(3) *Unas*, 423-424, et *Teta*, 242-243.

(4) Le musée de Tiflis possède de curieux tintinnabulum, ornements de cornes en spirale, provenant des nécropoles anciennes de Samthavro, de Koban et de Kazbek. (Voy. Chantre, *Recherches dans la Russie méridionale et au Caucase*, pl. 2.)

Caraïbe et au *bull-roarer* de l'Australien (1), sans parler des sonnettes du féticheur africain (2) et du hochet à grelots des prêtresses japonaises (3). « On a découvert, disait de Paw au XVIII^e siècle, dans la Sibérie, le long des côtes de l'Afrique et, dans le Nouveau Monde, jusqu'à la Terre de Feu, une infinité de nations qui emploient des crécelles, des sonnailles, des tambours ou des courges remplies de cailloux, pour éloigner les esprits malfaisants dont les sauvages se croient souvent assiégés pendant la nuit; et dès qu'il leur survient quelque indisposition, ils doivent être exorcisés par les jongleurs, ce qui ne se fait jamais sans un bruit épouvantable dont le malade est d'abord étourdi (4). »

« Toutes leurs tribus ont leurs mystères, dit à un autre point de vue M. Lang (5); elles ont toutes besoin d'un signal pour convoquer qui de droit et pour avertir les autres de se détourner. C'est ce que fait pour nous la cloche et ce que faisait le sistre pour les Égyptiens. »

Le sistre se composait d'une tête de femme à cornes et à oreilles de vache, la tête de la déesse-vache Hathor, avec un manche pour la tenir et des tringles à anneaux mobiles pour faire du bruit. Son principal nom, *sesh* ou *scshesh*, étant le même que celui de la tête bovine, c'était donc dans le principe une tête bovine, contenant peut-être des cailloux comme les courges des sauvages, et prise à l'animal mort de sa belle mort ou bien sacrifié.

Longtemps, en effet, les Égyptiens sacrifièrent des vaches. La tête de vache figure parmi les plus anciennes offrandes funéraires, à côté de celle du bœuf. Sous le nouvel Empire, on immolait des vaches rouges aux

(1) A. Réville, *Les Religions des peuples non civilisés*, t. 1, p. 349 et 371; cf. Ed. Doutté, *Merrâkech*, p. 329.

(2) Cameron, *A travers l'Afrique*, traduction française, p. 440.

(3) P. Loti, *Japoneries d'automne*, p. 208.

(4) *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois*, 2^e part., sect. v, t. II, p. 180, Berlin, 1773.

(5) *Custom and Myth, The Bull-roarer*, p. 43.

funérailles, et aux époques plus récentes on continuait à mettre à mort la vache présentée tous les ans au taureau Apis.

C'est sans doute peu à peu et vers la fin, que le respect qu'on avait pour les vaches prit tout à fait le dessus, de sorte qu'Hérodote a pu écrire :

« Tous les Égyptiens sacrifient donc des bœufs purs et des veaux, mais il ne leur est permis de sacrifier ni vaches ni génisses, car elles sont consacrées à Isis (variante d'Hathor). Or, la statue d'Isis est celle d'une femme avec des cornes de vache, comme les Grecs représentent Io, et tous les Égyptiens ont généralement pour les vaches un respect beaucoup plus grand que pour tout le menu bétail. A cause de cela, pas un homme, pas une femme d'Égypte ne voudraient baiser un Grec sur la bouche, ni faire usage de son couteau, de ses broches, de sa marmite; ni manger de la chair d'un bœuf pur découpé avec le couteau d'un Grec (1). »

La tête des vaches, sacrifiées ou non, fut toujours en grand honneur, et l'un des nomes consacrés à Hathor, le vingt-deuxième de la haute Égypte, avait pour capitale « la Demeure de la Dame (Hathor) de la tête de vache, » ou des têtes de vache » : la tête y était tatouée.

Dans le sistre, la tête dont il s'agit ne resta pas bornée au rôle de crécelle. Bien que d'une origine aussi grossière peut-être que la lyre de Polyphème faite d'un crâne de cerf et de cordes (2), le sistre n'en était pas moins le siège d'un esprit, de même que la citrouille américaine, laalebasse parlante, ou le tambour-dieu du haut Zambèze (3), d'où son surnom *ba-t*. L'âme se dit *ba* en égyptien. De hauts personnages portaient le titre de « chefs

(1) II, 41, traduction Giguet.

(2) Lucien, *Dialogues marins*, I, 4; cf. Denkmæler, III, pl. 106, et Amélineau, *Sépultures et funérailles dans l'ancienne Égypte*, t. II, pl. 101.

(3) Jacottet, *Étude sur les langues du haut Zambèze*, 3^e partie, p. 160-162.

de *ba-t.* » Honoré d'un culte (1), et considéré encore comme très puissant aux basses époques,

per tua sistra precor (2),

le sistre pouvait frapper d'aveuglement,

Isis et irato feriat mea lumina sistro (3) ;

il avait une vie propre et passait pour s'être changé en hirondelle (4) ; enfin, il favorisait l'amour ou la conception (5).

S'il est vrai qu'un syncrétisme très ancien ait réuni le culte d'Hathor, divinité probablement sémitique, à celui de la vache, on s'expliquera par là comment la tête de vache à demi féminine prit une telle importance emblématique qu'elle devint la face même du soleil : elle dut sans doute à la déesse, plus encore qu'à la vache, ce rôle curieux, qui a laissé son empreinte sur tant de monuments égyptiens, et qui a fait proscrire les sistres à *face d'Hathor* par le monothéiste Khunatin (6), alors que les Asiatiques de la cour en faisaient toujours usage, par contre (7).

V

Allégories

Un des plus remarquables exemples de la représentation du disque solaire par la face hathorienne, figure

(1) Spiegelberg, *Recueil de travaux*, xxv, *Der Stabkultus*, p. 187.

(2) Ovide, *Amores*, l. II, 13.

(3) Juvénal, XIII, vers 93.

(4) Minutius Felix, *Octavius*, 21.

(5) E. Revillont, *Revue égyptologique*, XI, 1904, p. 52.

(6) E. Amélineau, *Histoire de la sépulture et des funérailles dans l'ancienne Égypte*, t. II, pl. 85 ; Bouriant, Legrain et Jéquier, *Monuments pour servir à l'étude du culte d'Atonou*, pl. 32 et 39-41 ; Denkmaeler, III, pl. 91, etc.

(7) E. Amélineau, *Sépultures et funérailles dans l'ancienne Égypte*, pl. 96.

aux livres qui décrivent le monde infernal. Dans l'un, le coucher du soleil a pour emblème un *sistre voilé* qui s'enfonce en barque au milieu des ténèbres (1) ; dans un autre, l'aurore est l'arrivée en barque d'une *tête féminine dévoilée*, « la face du disque, » que quatre personnages divins remorquent vers le soleil en lui disant : « Sois en possession, ô Soleil, de ta face, ta vraie face. Unis-toi, ô Soleil, à ta vraie face. Que la face du Soleil se dévoile et que les deux yeux du dieu de l'horizon y entrent, dissipant les ténèbres de l'Occident (2). »

La tête à demi bovine d'Hathor apparaît en maintes circonstances, soit dans le disque sur l'horizon (3), soit seule sur l'horizon, comme tenant la place du disque (4), soit posée sur le disque (5). Au temple de Dendérah, centre du culte hathorien, la déesse reçoit une foule de titres qui dérivent de la même idée :

La dame de la Lumière, la Lumière, la dame de la Flamme, la Flamme, l'Or, l'Œil du Soleil, la dame du Disque, le Disque, la dame des Deux faces du Soleil (Dendérah portait le nom de Ville des Deux faces), la belle Face, la Face du Soleil, la dame des Deux barques solaires, Celle qui est en sa barque pour le Soleil naissant, la Fille aînée du Soleil, le Soleil des Deux-Égyptes, le Soleil (6).

Sa fête, au premier jour de l'an, s'appelait : la réunion de la déesse avec son père le Soleil, et ses rayons y fraternisaient avec ceux du dieu. Le premier du mois qui lui était consacré, le mois d'Athyr, elle était *en Ra*, à l'état de Soleil, tandis que, dans la description du

(1) Livre de l'*Amtuat*, deuxième heure.

(2) Bonomi et Sharpe, *The Alabaster Sarcophagus of Oimeneptah*, I, pl. XI, B.

(3) Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. I, p. 79.

(4) Mariette, *Dendérah*, supplément, pl. C.

(5) Champollion, *Notices*, t. II, p. 603.

(6) Mariette, *Dendérah*, I, pl. 25, 26, etc.

nome qui avait Dendérah pour capitale, le Soleil en barque était dit *en Hathor*, à l'état d'Hathor.

C'était une idée très accréditée que celle de la fusion d'Hathor avec le Soleil, ou, en d'autres termes, que celle de la réunion du Soleil nocturne avec la lumière diurne. Ra et Hathor rejoints, le Soleil redevenait brillant, d'où l'assimilation de la déesse avec l'Or, « l'Or, liquide de Ra (1), » le métal solaire par excellence pour les Égyptiens (2), comme pour les alchimistes (3) : « l'Or, Roy des métaux, est enfant du Soleil (4). »

La tête de bœuf n'a pas eu la même fortune que la tête de vache, et il est très rare, par exemple, que la première ait été changée en une tête plus ou moins humaine, au contraire de ce qui advint pour la seconde. C'est que le bucrâne est resté en relation plus directe avec le sacrifice, qui faisait du bœuf, dans la plupart des cas, un suppôt de Typhon, ou Typhon lui-même, puisqu'on l'immolait.

Lorsqu'elle était considérée sous ce point de vue, la victime passait plus ou moins complètement par le feu (5), comme il arrive encore assez souvent en Afrique (6). L'odeur de la graisse brûlée des taureaux montait alors vers le ciel, jusqu'au nez des dieux (7), et le serpent de la flamme crépitait dans leurs membres (8). Aux hypogées royaux de Thèbes, certains damnés ont

(1) Moret, *Recueil de travaux*, xxiii, p. 28.

(2) E. Amélineau, *Essai sur le Gnosticisme égyptien*, p. 144.

(3) Reinaud, *Monuments musulmans du cabinet du duc de Blacas*, t. II, p. 256 et 377.

(4) *Métallurgie ou l'art de tirer et de purifier les Métaux*, traduit de l'espagnol, d'Alphonse Barba, Paris, 1751, t. II, p. 83.

(5) Hérodote, II, 39, 41 et 47.

(6) J. Weissenborn, *Journal of the African Society*, avril 1906, p. 277-280.

(7) G. Legrain, *Recueil de travaux*, xxiii, 1901, p. 164, 168 et 169.

(8) *Dendérah*, IV, pl. 85 B.

un brasier sur la tête (1); de même, dans le roman démotique de Setna, le héros puni doit rapporter un livre avec un brasier de feu sur la tête.

Mais il y a plus. Tout à l'entrée des tombes royales de Thèbes, au début du grand texte inaugurant l'arrivée solennelle des pharaons Soleils et Osiris dans l'autre monde, le Soleil descend la pente de l'Hadès entre un serpent, un crocodile et deux têtes de taureau, ou de gazelle suivant les tombeaux, placées l'une à droite, l'autre à gauche, et surmontées chacune d'une flamme (2). De même, à l'avant-dernière heure nocturne de l'une des compositions décrivant l'enfer, alors que le soleil est sur le point de se lever, un sacrificateur est représenté dans l'acte de verser du feu sur un bucrâne qui surmonte un pieu, accompagné d'un couteau : le sacrificateur s'appelle *Besi*, « le Brûleur » (3). Ainsi, le bucrâne du sacrifice figure au lever et au coucher du soleil : de là le rôle emblématique de la tête ou du buste du taureau.

L'idée la plus nette du bucrâne désignant l'Est et l'Ouest, est donnée par une scène du second Amtuat, au sarcophage de Sêti 1^{er} : l'Enfer y a l'aspect d'une très longue barque, appelée la Barque de la Terre, que terminent deux têtes de taureau, l'une à la proue, l'autre à la poupe, et que des dieux momifiés soutiennent. Le texte qui la concerne est suffisamment clair :

« Les dieux infernaux remorquent ce dieu (le Soleil) qui arrive à la Barque de la Terre, au navire des dieux. Ra leur dit : O dieux qui portez la Barque de la Terre, qui soutenez le navire de l'Enfer, redressement à vos formes, lumière à votre nef ! Saint est celui qui est en

(1) Champollion, *Notices*, t. II, p. 591, 592 et 597.

(2) Denkmaeler, III, pl. 134 A, et Tombeaux de Méneptah, de Ramsès III et de Ramsès X.

(3) Bonomi et Sharpe, *The alabaster sarcophagus of Oimeneptah*, pl. 11 B.

elle, la Barque de la Terre. Retournez pour moi le navire de l'Enfer, soutenez ma forme! Plaise à vous que je franchisse le lieu mystérieux pour faire les choses de ceux qui l'habitent et de l'Ébranleur de la terre (le gardien de cette région). L'Ébranleur de la terre acclame l'Ame quand le double Taureau l'absorbe, et que le dieu se place dans ce qu'il a créé. Les dieux disent à Ra : Gloire au Soleil! son âme est enveloppée dans le dieu de la Terre (1) ! »

Une cause qui a dû faciliter la comparaison de la terre à une barque ayant des têtes de taureau, c'est que, aux temps préhistoriques, les barques avaient maintes fois pour enseignes des cornes bovines (2). Il est parlé, au Calendrier des jours fastes et néfastes, de l'installation de l'hiéroglyphe des cornes à l'avant de la nef solaire, le 11 du mois Paophi.

Ces différents exemples n'épuisent nullement la série des cas où s'accuse l'importance religieuse attribuée au bucrâne. On le voit, sur les plafonds de quelques tombes, tacheté, rayé, comme les bucrânes de Diospolis parva, et ayant un disque entre les cornes (3).

La même figure sert à composer une scène intéressante, qui met le bucrâne en rapport étroit avec le soleil, mais sans l'assimiler à l'astre, au contraire. Elle se rencontre aux sarcophages des prêtres et prêtresses d'Ammon, trouvés par M. Grébant à Dér el-Bahari, en 1893. Non signalée encore, semble-t-il, elle a été copiée avec ses variantes par M. Virey, qui a eu l'amabilité de ne pas s'en réserver la primeur.

Dans ces dessins, le soleil levant est figuré sur le

(1) Bonomi et Sharpe, *The Alabaster Sarcophagus of Oimeneptah*, I, pl. 3 A.

(2) De Morgan, *Ethnographie préhistorique et tombeau royal de Négadah*, p. 93.

(3) *Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire*, t. V, 3^e fasc. ; G. Bénédite, *Le tombeau de Nofserhotpon*, pl. 6.

bucrâne, tacheté ou rayé comme à Diospolis parva, sous la forme d'un disque ou d'un scarabée, et l'un d'eux montre même le bucrâne ayant sur la face le scarabée, qui passait, en effet, chez les Égyptiens, pour naître d'une boule faite avec du fumier de bœuf (1). Les principales marques du bœuf Apis étaient un triangle renversé sur le front, et un scarabée sous la langue (2). Les Égyptiens reconnaissaient une espèce de scarabée à cornes de taureau (3) (cf. le copris), et Mariette a décrit une amulette rare figurant un scarabée à tête de bœuf (4). « Les Hottentots sacrifient quelquefois des bœufs à leur dieu-scarabée (5). » Comme le scarabée figurait le soleil, son apparition entre les cornes du bœuf rappelle assez le dicton musulman que le soleil se lève entre les cornes du diable.

VI

Sacrifice

Si le soleil se levait entre les cornes du bœuf sacrifié, c'est que les Égyptiens établissaient une relation entre le sacrifice et le lever de l'astre, conception dont l'importance sociologique ne saurait être mise en doute.

C'était la puissance du rite qui passait pour régulariser le cours des choses, célestes ou terrestres, comme l'a expliqué Chabas dans sa traduction des *Maximes du scribe Ani* :

(1) Clément d'Alexandrie, *Stromates*, v, 4 ; Horapollon, i, 10, et Aristote, *Histoire des animaux*, v, 17.

(2) Mariette, *Le Sérapéum*, i, p. 126-127, et Hérodote, iii, 38.

(3) Horapollon, i, 10.

(4) *Notice du musée de Boulaq*, 3^e éd., p. 230.

(5) Weissenborn, *Journal of the African Society*, avril 1906, p. 277.

« D'après les idées en cours à l'époque pharaonique, le maintien de l'ordre physique de l'univers et la conservation des liens sociaux étaient liés à l'accomplissement des cérémonies religieuses. Ainsi, dans leurs imprécations, les magiciens du temps ne parlaient pas seulement d'éteindre le soleil et de renverser la terre, il leur suffisait souvent de formuler la menace de la cessation du culte. Voici une de ces formules que je rencontre dans le papyrus n° 6 de M. Mariette. Elle a pour objet de délivrer un malade d'une infection morbide qui a envahi tous ses membres, et que le magicien compare à Bast, la terrible déesse de la destruction et de la vengeance divine ; en voici la teneur : « Si tu ne sors pas de bon gré, ô Bast, qui es dans les membres d'un tel, fils d'une telle, je ne laisserai plus accomplir l'adoration de la majesté des dieux, ni aucun encensement, le jour des panégyries. » Faisons encore observer que, parmi les malheurs qu'entraîne l'anarchie, le renversement de l'autorité, l'invasion étrangère, les historiens égyptiens font toujours mention, en première ligne, de la désorganisation du culte, et en particulier de la cessation des offrandes. C'était le plus grand malheur qui pût frapper le pays (1). »

Pour appuyer cette explication par un nouvel exemple et par un cas spécial, on peut rappeler ici que, dans sa mesure, le taurobole assurait la durée des édifices, grâce aux bucrânes déposés dans les fondations (2). Ainsi, aux temples d'Abydos, « il y avait une tête de bœuf dans chaque dépôt, » sous le roi Pepi, à la 6^e dynastie ; à la 12^e dynastie, « Usertesen I^{er} employa largement le système des dépôts, » et « la tête de bœuf est toujours présente, avec quelques os longs, mais pas de vertèbres ni de côtes (3). » Sous le nouvel Empire, par exemple

(1) *Les Maximes du scribe Ani*, t. 1, p. 36.

(2) Cf. Flinders Petrie, *Methods and Annals in Archaeology*, fig. 46.

(3) *Id.*, *Abydos*, II, p. 20 et pl. 62.

aux temps de Thotmès III (1) et de Ramsès III (2), le bucrâne continue à faire partie des dépôts de fondation, et son emploi comme tel persiste à l'époque saïte (3).

On trouve chez les anciens plusieurs exemples de l'importance attachée par eux au sacrifice des animaux de l'espèce bovine. Plutarque s'exprime ainsi dans la quatrième de ses *Questions romaines* : « Pourquoi, dans toutes les autres chapelles de Diane, fixe-t-on religieusement à la muraille des cornes de cerf, et dans celle du mont Aventin, des cornes de bœuf ? »

La réponse est la suivante : l'empire avait été promis au peuple qui sacrifierait à Diane, sur le mont Aventin, une belle génisse appartenant alors à un Sabin. Le Sabin vint donc à Rome pour l'immoler sur l'Aventin, mais Servius Tullius, prévenu à temps, la fit sacrifier frauduleusement par un prêtre de Rome (4).

D'après une autre légende, d'origine grecque, Jupiter ne se montra pas moins prévoyant. Quiconque aurait brûlé les entrailles d'un certain taureau monstrueux, devait pouvoir vaincre les dieux eux-mêmes ; et Briarée, ayant immolé l'animal, allait brûler ses entrailles, quand Jupiter les fit enlever par le Milan, qu'il plaça, en récompense, au nombre des constellations (5).

Une autre constellation consacrée à un animal de sacrifice, celle du Bélier substitué à Phryxus, qui devait être immolé pour le bien des récoltes, continua depuis à favoriser la végétation :

Phrixæus roseo producat fertile cornu

Ver Aries (6).

D'après les Égyptiens, la puissance du sacrifice faisait

(1) Cf. Flinders Petrie, pl. 63, et *Koptos*, pl. 16.

(2) *Abydos*, II, p. 19.

(3) *Abydos*, I, p. 32 et pl. 70.

(4) Cf. Tite-Live, I, 47.

(5) Ovide, *Fastes*, III, vers 795-808.

(6) Claudien, *Éloge de Stilicon*, II, vers 463-464.

descendre le feu du ciel, mythe rappelant celui qui a été étudié par Kuhn dans un livre jadis célèbre : certains tableaux du temps de Khunaten montrent les mains du soleil qui viennent saisir l'offrande (1). On voit aussi, dans la Bible, le feu descendre du ciel, soit par l'effet du sacrifice, soit par l'effet du sacrifice et de la prière, soit par l'effet de la prière seule (2), qui peu à peu tendit à se substituer au sacrifice (3).

« Cette même oraison attire du ciel en terre le feu (qui de sa nature monte en haut), pour mettre en cendre, à la prière d'Élie, les cinquante soldats de l'impie Achab. Elle arrête le soleil au milieu de sa course par la bouche de Josué; et par cette merveille, selon que le remarque l'Écriture (Josué, x, 14), elle fait un autre miracle rendant Dieu obéissant à l'homme (4). »

VII

Affinités

Ce qui s'est passé en Égypte, au sujet du bucrâne, a eu ses analogies dans ce qui avait lieu chez les peuples méditerranéens et berbères, auxquels M. Flinders Petrie rattache la race égyptienne.

Sans doute, les mêmes superstitions se retrouvent dans le continent noir, et assez visiblement pour que le docteur Weissenborn ait pu conclure son important

(1) Bouriant, Legrain et Jéquier, *Monuments pour servir à l'étude du culte d'Atonou*, pl. 1, 18, 32, 40, etc. ; et Amélineau, *Histoire de la sépulture et des funérailles dans l'ancienne Égypte*, t. II, pl. 83, 84, 85, etc.

(2) I *Chroniques*, VII, 1 et XXI, 26 ; I *Rois*, XVIII, 38 ; et II *Rois*, I, 10, 12, 14.

(3) Cf. *Psaumes*, LI, 15-17 ; *Jérémie*, LXVI, 2-3, etc.

(4) *Traité de la perfection du chrétien*, par le cardinal de Richelieu, ch. 27.

travail sur le culte africain des animaux (1), en proposant d'attribuer à ce culte une origine égyptienne. Il n'est pas nécessaire, cependant, d'aller jusque-là. C'est une idée assez naturelle, chez certains peuples primitifs, ou à demi civilisés, ou même civilisés entièrement, d'exposer les massacres des animaux tués dans les chasses ou les sacrifices, comme trophées, ornements, souvenirs, et surtout comme phylactères contre le mauvais œil ou les mauvaises influences.

De nos jours même, elles persistent dans le Midi de l'Europe avec la croyance à la *jettatura*, et il est curieux de les retrouver au complet en France, chez un de nos poètes les plus raffinés. On lit dans le *Collier des Jours*, de M^{me} Judith Gauthier : « Dans notre vestibule, au-dessus de la porte de la salle à manger, était accroché le « massacre » d'un taureau espagnol, tué dans une course par une épée fameuse... Ce n'était pas seulement, d'ailleurs, en mémoire d'un combat particulièrement dramatique qu'il gardait ainsi les dépouilles du taureau ; à son idée, ces belles cornes, pendues chez lui, préservaient toute la maisonnée du mauvais œil qu'il redoutait extrêmement, et dont il avait décrit le funeste pouvoir dans son roman *Jettatura*.

» Il avait toutes les superstitions : il croyait au 13, au vendredi, au sel renversé... Il se figurait l'homme environné de forces inconnues, de courants, d'influences, bonnes ou mauvaises, qu'il fallait utiliser ou éviter ; il pensait aussi que, des êtres, s'échappait un rayonnement qui heurtait ou caressait le rayonnement d'autres êtres, et qui était cause d'antipathie ou de sympathie... Il existait, heureusement, des moyens de se garer, de rompre le mauvais regard : Théophile Gauthier portait toujours, parmi ses breloques, une branche aiguë de corail, et il faisait tout de suite les cornes avec ses

(1) *Internationales Archiv für Ethnologie*, Bd xvii, Heft 3-4, Leiden, 1904.

doigts si l'on prononçait devant lui certains noms. » (*Le Collier des Jours* ; le second rang du collier, p. 295.)

Schweinfurth (1) a dessiné, dans l'Afrique centrale, une hutte précédée d'une perche avec cornes, qui ressemble tout à fait à la Koubbah de Khem ; Cameron aussi a publié plusieurs représentations de massacres d'antilopes, de buffles ou d'autres animaux, affichés dans les villages des noirs, ainsi que des poteaux funéraires à deux cornes. Au sujet de la corne magique, bien connue (2), des féticheurs, le même voyageur montre l'un de ces sorciers vendant des fétiches, dont « l'un des plus demandés était une corne remplie de boue et d'écorce, et dont l'extrémité inférieure portait trois petits cornillons (3). »

De pareilles superstitions ont pu naître chez des peuples différents, à un même degré de barbarie ou de civilisation. Pas chez tous, néanmoins, puisqu'elles semblent étrangères à l'Asie sémitique, où les religions n'ont jamais ignoré malgré cela l'espèce bovine. On peut citer, à ce propos, les colosses gardiens des temples, taureaux à face humaine ; les monstres hostiles ou favorables de certaines légendes, comme l'adversaire d'Eabani et le fils de Zou ; Moloch, prototype du Minos crétois ; le dieu syrien Hadad ; le veau d'or, imité probablement d'Apis, etc. ; mais rien dans tout ceci ne rappelle le sistre ou le bucrâne.

Dans le cercle méditerranéen, au contraire, on retrouve à des époques correspondantes et chez des populations apparentées, un même emploi des crânes d'animaux. En pareil cas, cette considération sera un nouvel et

(1) Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique*, traduction française, t. II, p. 335 ; cf. id., t. II, p. 173-174, et t. I, p. 276, 417, 458, 459.

(2) Cf. E. Amélineau, *Les nouvelles fouilles d'Abydos*, 1897-98, p. 68, 121, 217, 226.

(3) Cameron, *A travers l'Afrique*, traduction française, p. 73, 338, 340 ; cf. Stanley, *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, traduction française, p. 196.

sérieux indice du lien qui unissait le groupe ethnique dont il s'agit.

M. Flinders Petrie dit, en parlant de l'amulette du bucrâne, qu'on a trouvé des amulettes semblables en Espagne, en Chypre et à Mycènes : celles d'Espagne en bronze, les autres en or (1).

« Le bucrâne de face est commun aussi sur les seaux cylindriques de Chypre, à dessins grossiers. Il est plus rare sur les cylindres Hittites (2), » qui sont en rapport direct avec l'influence chaldéenne. M. Flinders Petrie ajoute qu'à Malte encore, on place des crânes de vache sur les maisons et en Sicile sur les arbres (3).

« Souvent, rapporte Maury dans son *Histoire des Religions de la Grèce antique*, en mémoire du sacrifice, celui qui l'avait offert clouait à sa porte la tête de la victime ornée de fleurs, ce qui se pratiquait surtout si l'on avait immolé un bœuf. Les Romains lui donnèrent, d'après les Grecs, le nom de *bucranium* (βουκράνιον) (4), » ce qui devint un motif architectural.

Mêmes coutumes, à peu de chose près, dans la pré-histoire algérienne, car un dessin rupestre d'alors représente un crâne de mouflon analogue aux dessins d'Hierakonpolis, reproduits par M. Quibell (5). De nos jours, M. G.-B.-M. Flamand a vu dans toutes les oasis algériennes, notamment dans les Zibans et l'Oued R'ir, des têtes de chameau (6), de bœuf et de mouton (aussi bien que des os, fémurs, mâchoires, etc.), placées sur des branches de palmier, au milieu des champs, ou

(1) J. Capart, *Les Débuts de l'Art en Égypte*, p. 187.

(2) Miss Alice Grenfell, *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, janvier 1902, p. 28.

(3) *Diospolis parva*, p. 26.

(4) T. II, p. 90.

(5) *Hierakonpolis*, I, pl. 14, p. 7, et II, p. 37.

(6) Cf. Abouekr Abdesselam ben Choïb, *Notes sur les amulettes chez les indigènes algériens*, p. 4 et 5.

attachées, par une corde passée dans un trou de suspension, au-dessus des portes ou sur les murs.

Dans le Tell, c'est une croyance très répandue chez les indigènes qu'en plaçant une tête de bœuf sur un figuier, on augmente sa production comme qualité et quantité. M. Pallary a vu plusieurs fois des crânes avec les cornes, ainsi placés sur les arbres fruitiers, non seulement chez les indigènes, mais encore chez les Espagnols !

On remarquera que la ville des sistres et des crânes peints, la Diospolis parva de la basse époque, la Hon actuelle, avait pour nom vulgaire, en égyptien, celui de Kenem, qui lui était commun avec les oasis peuplées par les Libyens. Dans la même ville, on honorait, avec le sistre, la *mena-t*, objet qui n'est autre que l'étui dit libyen, employé comme amulette. Le nome essentiellement libyen de la basse Égypte, le nome Libyque, adorait la vache Hathor et le taureau Apis. Hathor a souvent deux boucles tombantes, analogues à la coiffure libyenne de l'époque pharaonique.

Au temps d'Hérodote, l'adoration des vaches s'étendait depuis la Cyrénaïque jusqu'au lac Tritonis (1), tandis que, sous la domination byzantine, la race bovine restait en honneur, dans le culte du dieu Gurzil, né d'une génisse (2), chez les Berbères de l'Afrique du Nord.

Le culte de la vache se retrouve dans l'Espagne ancienne et en Sardaigne, même aux époques préhistoriques :

« L'art du modelleur est représenté, dans nos trouvailles de la 3^e époque (âge du métal), par quelques grossières petites statuettes en terre cuite, figurant des vaches ; les jambes sont réunies deux à deux, la tête manque ; c'est extrêmement primitif. Étaient-ce des idoles ou des jouets ? M. Schliemann a trouvé des sta-

(1) Hérodote, iv, 186.

(2) Corippus, *Johannide*, II, vers 411, etc.

tuettes très semblables aux nôtres dans la quatrième cité d'Hissarlik. Il en rencontra aussi à Mycènes, mais ces dernières portaient des ornements peints. On en voit d'autres, au musée national de Budapest, qui ont été exhumées en Hongrie. Le British Museum en possède des spécimens provenant d'une tombe de Rhodes. Des figurines de veaux, en bronze, ont été trouvées au Liban. En Gaule, on a trouvé de nombreux petits taureaux en bronze. En Espagne, on connaît les *toros de Guisando*, images de bœufs grossièrement taillées dans des blocs de granit de la chaîne carpentanique. L'origine de ces sculptures est inconnue. Il en existe encore à Durango en Castille, à Avila et près de Tiemblo. On sait d'ailleurs que le culte de la vache est fort ancien en Espagne (1). »

Crocodilopolis, caractérisée par le bucrâne, était la capitale d'une oasis aussi libyenne qu'égyptienne, le Fayoum; enfin Khem ou Kham, le père probable des Chamites, caractérisé de même par la présence de deux cornes bovines rattachées à sa koubbah, était le dieu spécial des Madjaiou (les *pillards*, comme les *Touareg*), aujourd'hui les Ouled-Ma'azeh, riverains du littoral africain de la mer Rouge, que M. Chantre compare aux Fellahin et aux Coptes. Sous le rapport de l'indice céphalique, par exemple, ils se rapprochent « des Égyptiens actuels et de quelques Berbères de Tunisie. Ils s'éloignent des Arabes de Syrie, de Tunisie et d'Algérie (2). »

D'après ces diverses considérations, et au jugement de M. Flinders Petrie, l'emploi du bucrâne comme phylactère serait particulièrement méditerranéen; il remonterait jusqu'à la préhistoire en Afrique, avec les bucrânes peints de Hon et les crânes des dessins rupestres du Sud oranais; il apparaîtrait surtout, en Égypte, dans des

(1) H. et L. Siret, *Les premiers âges du métal dans le Sud-Est de l'Espagne*, p. 35.

(2) E. Chantre, *Recherches anthropologiques en Égypte*, p. 217-221.

flots de population libyenne, comme Khemmis, Coptos, Diospolis parva, Kahem, Noubt, Crocodilopolis; et la *libycité* de la primitive Égypte, admise par MM. Petrie, Sayce, de Morgan, Chantre, Naville, Medemann, Capart, Deniker, Sergi, etc., recevrait de là une nouvelle confirmation (1).

Alger, le 14 mai 1906.

E. LEFÉBURE.

ADDENDA

Deux importants compléments à ce travail sont ceux qui ont été publiés dans la *Revue de l'Institut de Carthage*, par M. Eusèbe Vassel, avril 1907, p. 181 à 189 (os frontal de bœuf) et par le D^r Bertholon, janvier 1909, p. 27 à 32.

La *Dépêche Tunisienne* du 6 juin 1906 (n^o 5770) a reproduit une intéressante étude sur les superstitions juives, où il est question de cornes de bœufs que l'on place sur les maisons.

Je trouve encore dans mes notes que les Espagnols de la province de Murcie ne mangent pas de chair de vache : c'est sans doute un reste de l'ancien culte de la vache.

(1) Peut-être est-ce de l'emploi du bucrâne comme phylactère qu'a subsisté l'usage d'employer les cornes comme préservatif du mauvais œil? On admet facilement qu'il est plus commode de porter sur soi une corne qu'un crâne. (P. P.)

Enfin, à Tétouan, j'ai vu dans un coin de fenêtre d'une boutique indigène une portion de frontal de bœuf, avec les deux cornes. Ces ossements étaient placés bien en évidence, de manière à attirer tout d'abord le regard.

P. P.

Le Gérant,

J. BÉVIA.
